

CONTES D'AUTOMNE.

MISS CARLINO.

I

La petite Mion gardait les moutons à l'ombre des châtaigniers très touffus qui mettent une ombre bleue sur l'or vert de la gazonnière. L'air brûlant de midi était frais sous les branches, avec une odeur de terre et de sève. Il y avait des bergeronnettes qui sautelaient en hochant leur longue queue gris-perle derrière les bêtes paissantes, volaient parfois sur la toison, donnaient un coup de bec, s'enfuyaient dans un joli ori, pas trop loin.

Mion, les pieds nus, roses çà et là de piqûres de ronges, habillée d'un jupon de cotonnade rouge et d'une chemise de grosse toile écru, était assise au pied d'un arbre; elle avait sur les genoux un agneau nouveau-né, et, près d'elle, couché dans l'herbe, un chien de berger, fauve, hérissé, qui dormait, la gueule sur ses pattes, avec des grognements sourds, quelquefois, comme s'il eût rêvé du loup. Elle avait neuf ou dix ans. Toute petite, des yeux vagues, un peu gros, qui rient, sous une tignasse brune, dans une face hâlée, des maigreurs qui sortent de la chemise basse et trouée aux coudes, elle regardait d'un air ravi—tout en caressant l'agneau qui bêlait doucement—le sautilllement des oiseaux dans l'herbe, le pêle-mêle des moutons qui vont de touffe en touffe, le va-et-vient sombre et doux des verdure, solennel comme une bénédiction. En regardant, elle riait, avec une joie paisible qui ne demande rien de plus. Du bout de l'orteil, elle tapinait par instant le chien endormi auprès d'elle, lui chatouillant le nez, lui rebroussant l'oreille; le chien secouait la tête, se levait un peu sur les pattes de devant, bâillait, se recouchait, et, longtemps, avant de se rendormir, léchait le pied nu de Mion. Elle riait, toujours extasiée.

Comme elle n'avait rien appris des choses de la vie dans ce pays éloigné des chemins de fer et des villes, Mion se trouvait très heureuse, et n'avait jamais imaginé qu'il existât d'autres plaisirs que de jouer avec les agnelles et de voir voler les oiseaux. Soupçonnait-elle qu'il y a des poupées, des cerceaux, des jeux de grâces, de raquettes; point du tout; et ne sachant pas lire,—qui donc eût perdu le temps à la rendre savante?—elle n'avait aucun de ces rêves que laisse dans les jeunes esprits les Belles aux cheveux d'or et des Cendrillons protégées par les fées. Il y avait, entre ses agneaux et elle, cette différence qu'elle parlait et qu'ils bêlaient. Différence à peine sensible! car, à force de s'entretenir avec eux, elle avait fini par avoir dans ses paroles, qui s'ordonnaient rarement en phrases, je ne sais quelle plainte traînante,—comme un prolongement étiré de son, presque animal, très doux. Le seul chagrin qu'elle connût, c'était de rentrer, le soir, à la ferme où son oncle et sa tante étaient domestiques; là il lui fallait s'asseoir à une table, causer avec des personnes; mais, après souper, elle se gardait bien de monter dans le grenier où elle avait une espèce de grabat; furtivement, elle gagnait l'étable, et, sans se déshabiller, elle se couchait sur la paille, parmi le sommeil des bêtes, ayant pour oreiller quelque mouton complaisant, la tignasse dans la toison.

Ce jour-là, comme tous les autres, fut charmant; sans autre aventure que de courir après quelque brebis affolée par une piqûre de mouche et de partager avec le chien le pain noir trempé dans du lait. Puis, l'ombre monta peu à peu, noircissant les troncs d'arbre, s'élevant dans les branches comme une huée obscure; et le troupeau, par le chemin étroit, entre les épines retombantes des haies, redescendit dans le val, dans un brouhaha de blancheurs bondissantes; Mion sautait

aussi, de pierre en pierre, courbée un peu, s'aidant d'un bâton court; et c'était comme un agneau de plus qui rentrait à l'étable.

Dès qu'elle eut mis le pied dans la cuisine de la ferme :

—Voilà la petite! dit la tante à un homme qui était assis près de la porte avec un air d'attendre.

L'homme, un chapeau rond sur l'oreille, de grosses aux doigts, une grosse chaîne au gilet, se dressa, s'approcha de Mion, la prit par la ceinture du jupon rouge, l'éleva jusqu'aux poutres du plafond, la lâcha, la rattrappa de l'autre main, non point par la taille, mais par le pied, la fit virer deux ou trois fois, le corps étant la corde et la tête la fronde, la laissa retomber enfin, debout, sur les carreaux, et, pendant qu'elle s'enfuyait dans un coin avec un cri d'épouvante, dit à la tante, d'une forte voix :

—Convenu. C'est jeune, c'est maigre, c'est souple! Ainsi, signons le papier. Trois cents francs pour deux ans. Il n'y a plus à se dédire. Je l'emène. Voilà une petite qui ne se doute pas de la chance qu'elle a!

Mion le regardait, stupéfaite, la bouche grande ouverte! Quand on lui eut expliqué que l'homme allait l'emmener pour faire d'elle une danseuse de corde, comme il y en a dans les foires, une saltimbanque enfin, elle se prit à sangloter et à verser de grosses larmes. Quitter son troupeau? jamais! Ne plus aller s'asseoir à côté du chien, l'agneau sur les genoux, dans l'ombre des châtaigniers, est-ce que c'était possible? "Non! non! je ne veux pas!" Et le lendemain, à l'aube, quand ce fut le moment du départ, il fallut l'emporter de l'étable, criant, se démenant, tendant ses petits bras maigres, avec une longue plainte, déchirée, bêlante, vers la porte entrouverte où les moutons se pressaient en tumulte et bêlaient aussi de la voir s'en aller!

II

Miss Carlino fut, en très peu de temps, une acrobate célèbre. Si jeune, si frêle, elle égalait en témérité et en adresse les plus extraordinaires gymnastes. Danser sur la corde raide, sans balancer la petite Mion pensait toujours à ses moutons sur la gazonnière, au chien fauve et hérissé dont elle tapinait le sommeil grognon sous l'ombre des châtaigniers. Même la splendeur des costumes de soie et de clinquants lumineux ne l'avait pas éblouie; elle se revoyait, en pensée, les pieds nus, habillée d'un jupon de cotonnade rouge, d'une chemise de grosse toile écru; et, sans savoir qu'elle imitait le père de la légende, elle conservait dans la grande malle, sous ses habits de cirque, les loques de jadis, toujours chères, qui n'avaient pas perdu l'odeur des toisons caressées. Dans l'envollement audacieux d'un trapèze à l'autre,—pendant cette minute crier, c'était un exercice médiocre auquel elle eut bien vite renoncé. Comme Léonard, Léona Dare, elle se suspendait aux incertains trapèzes, les lâchait, les ressaisissait; on la mettait, toute mignonne, dans la gueule d'un canon, et, dans le bruit formidable, dans une explosion d'éclairs et de fumée, elle s'élançait à travers l'air, les bras pareils à des ailes ouvertes,—un boulet qui serait un oiseau.—C'était, partout, à Londres, à Paris, à Vienne, dans les cirques, dans les hippodromes, des exclamations enthousiastes, avec des cris de peur, quand miss Carlino planait sur toutes les têtes, sans filet, éblouissante de paillettes d'argent, parmi l'apothéose du gaz et de la lumière électrique. La gloire! toute la gloire, elle la connut! N'importe, dangereuse où la moindre distraction peut-être, sinon la mort, du moins quelque membre rompu—il lui arrivait de songer aux bondissements des bêtes blanches le long de la route descendante, et elle se disait que l'agneau devait avoir bien grandi depuis qu'elle était partie!

Rentrée dans la coulisse ou dans l'écurie après les trois rappels, on la voyait qui se mettait à pleurer, la tête entre les mains, gâtant de larmes son bel habit de baladine. Une seule espérance la soutenait dans son chagrin. Deux ans, c'est long, mais, enfin, ce n'est pas toute la vie. Le contrat qui la liait au directeur de la troupe stipulait un engagement de deux années. Elle serait libre, plus tard! Avec quelle impatience elle attendait l'heure de la délivrance. Bien des mois se passèrent. Voyages, dangers, triomphes. Elle comptait les semaines, les jours! Comme le temps lui semblait long! Cependant, elle ne pleurait plus. Elle était presque gaie. C'était qu'à son compte le moment approchait où elle pourrait s'en retourner là-bas, près de ses bêtes. Tout arrive, même le bonheur. "Monsieur, dit-elle un soir,—au moment de commencer ses exercices,—c'est demain, n'est-ce pas, que je pourrai revenir chez nous?" Mais l'homme eut un grand éclat de rire. "Plus souvent! dit-il. J'ai renouvelé le contrat avec tes parents, et tu m'appartiens pour cinq ans encore."

Ce fut un coup terrible. Il lui sembla que quelque chose se cassait dans son cœur et qu'elle allait mourir. On la poussa dans le cirque. Il fallait qu'elle travaillât. Machinalement,—comme dans une ivresse où l'on ne sait plus ce que l'on fait,—elle prit la corde, se hissa. C'était possible! cinq ans encore! cinq ans! Elle s'assit sur la trapèze, se balança, songeant, dans un trouble éperdu. Tant d'années! autant dire toujours! elle ne reverrait jamais ses moutons sous les arbres. Le chien, quand elle reviendrait, serait mort. Elle lâcha l'une des trapèzes, empoigna l'autre, dans un bruit furieux d'applaudissements. Oh! ces braves, comme elle les maudissait. Si elle n'était pas souple et hardie, comme on la laisserait partir. Les gens maladroits sont bien heureux; les gens estropiés sont bien plus heureux encore; on ne les garde pas de force, pour leur faire faire des tours. Le moment était venu où on la mettait dans la gueule. Elle se glissa tout au fond. La musique se tut, comme il est de coutume pour le dernier ou le plus dangereux des exercices. Dans ce silence, elle rêvait encore. Ah! oui, être estropiée,—boiteuse ou une jambe cassée,—c'est ça qui serait une chance. La détonation éclata. Lancée avec force, miss Carlino fendit l'air lumineux. "Estropiée, estropiée," se disait-elle. Le trapèze était là, devant elle, remué, à portée de la main. Elle ne le saisit pas et tomba sur le rebord d'un gradin, parmi le recul des spectateurs épouvantés qui criaient!

III

Il y a quelques mois, le sac sur le dos, un voyageur, peut-être un peintre, peut-être un poète, après avoir marché tout le matin dans un pays désert, très loin des chemins de fer et des villes, arriva sur un plateau gazonneux où une petite fille gardait les moutons à l'ombre des châtaigniers. Elle était assise au pied d'un arbre, ayant à côté d'elle un chien de berger, hérissé et fauve, qui dormait dans l'herbe, la gueule sur les pattes. Elle riait, l'air content, en regardant ses bêtes. Le passant la considéra, longtemps. Elle était charmante à voir ainsi, toute heureuse. Il y eut, brusquement, une émeute joyeuse parmi les moutons et les agneaux; des bêlements qui avaient l'air de rire. La petite bergère, alors, se leva, courut vers les animaux en gaieté et se mit à sauter avec eux, comme eux, dans une folie d'amusement. Et ce qu'il y avait de singulier, c'est qu'elle avait sous l'un de ses bras une petite béquille qui ne la gênait pas du tout.

CATULLE MENDES.